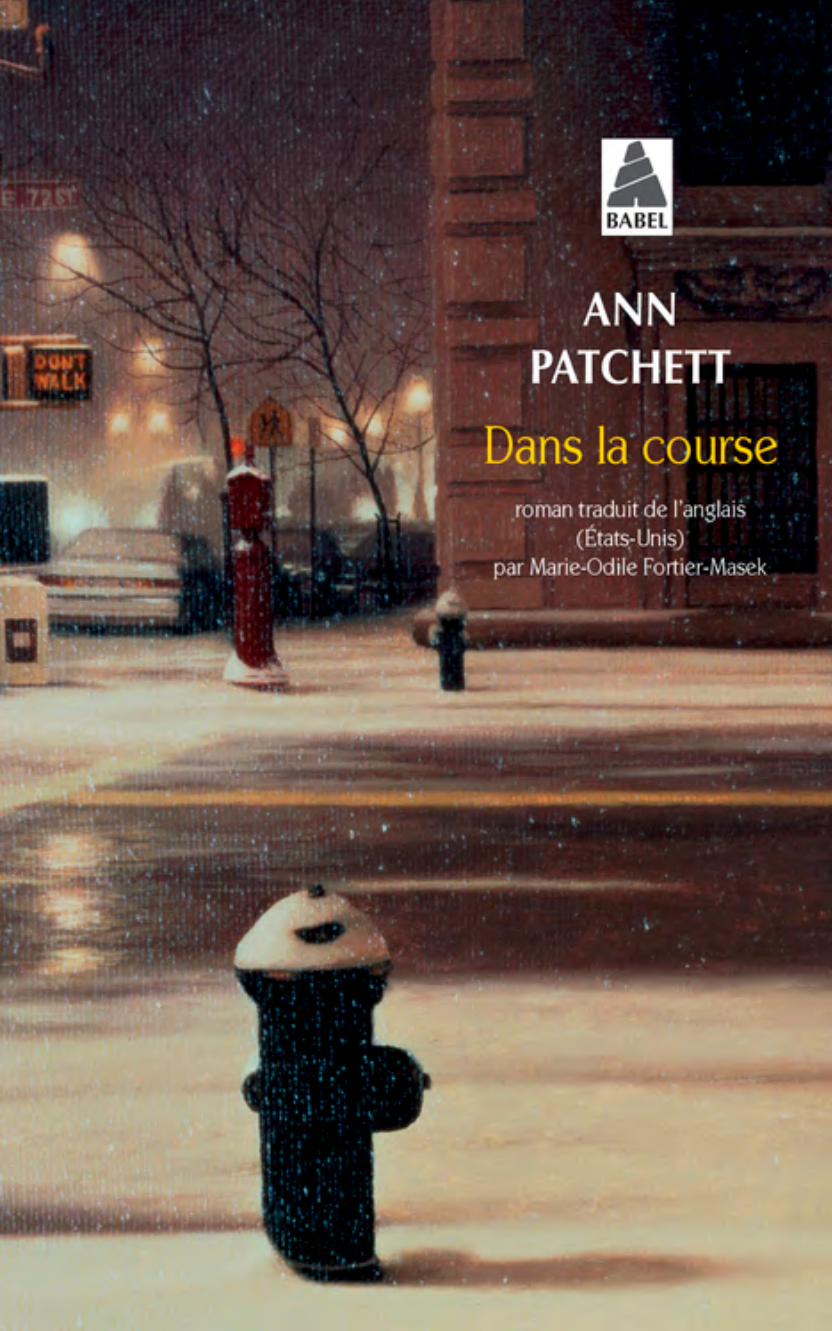


BABEL

ANN
PATCHETT

Dans la course

roman traduit de l'anglais
(États-Unis)
par Marie-Odile Fortier-Masek

DU MÊME AUTEUR

BEL CANTO (PEN/Faulkner Award 2002, Orange Prize 2002), Rivages, 2002 ; Rivages poche n° 517.
DANS LA COURSE, Jacqueline Chambon, 2010 ; Babel n° 1648.
ANATOMIE DE LA STUPEUR, Jacqueline Chambon, 2014 ; Babel n° 1590.
ORANGE AMÈRE, Actes Sud, 2019.

Titre original :
Run
Éditeur original :
HarperCollins Publishers, New York
© Ann Patchett, 2007

Illustration de couverture : Max Ferguson
© The Bridgeman Art Library / Getty Images

© ACTES SUD, 2010
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-13274-3

ANN PATCHETT

DANS LA COURSE

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie-Odile Fortier-Masek

BABEL

I

Bernadette était morte depuis deux semaines quand ses sœurs débarquèrent chez Doyle et réclamèrent la statue. D'un point de vue légal, il était évident qu'elles ne pouvaient la revendiquer, jamais Bernadette n'eût songé à la leur laisser. Mais la statue était dans la famille depuis quatre générations, on se la transmettait de mère en fille, et les deux sœurs avaient bien l'intention de respecter la tradition. Bernadette n'avait pas eu de fille. Chaque fois, la mère se trouvait dans la situation inconfortable de devoir choisir parmi ses enfants, car il n'y avait qu'une seule statue et la descendance des familles catholiques irlandaises était nombreuse. La coutume voulait qu'on la donnât à l'enfant qui lui ressemblait le plus. Avec ses cheveux roux, ses yeux bleu nuit, son nez long et fin, Bernadette remporta, et de loin, la partie. Les garçons, eux, n'eurent jamais la moindre chance. La ressemblance était troublante, à croire qu'elle avait servi de modèle, vêtue d'une grande robe bleue, une auréole derrière la tête.

— Je ne peux pas vous la donner, dit Doyle. Elle est dans la chambre des petits, sur la coiffeuse. Tip et Teddy la prient chaque soir.

Il les fixait du regard, s'attendait à des excuses ou à ce qu'elles reviennent sur leur décision, mais elles ne baissèrent pas les yeux. Il insista.

— Ils sont persuadés que c'est une statue de leur mère.

— Mais nous, nous avons des filles, lança l'aînée, Serena, et la statue va toujours à une fille…

Elle n'acheva pas, elle pensait avoir été assez claire et souhaitait régler le problème avec élégance.

Doyle était las. Sa douleur était trop récente, le plus dur restait à venir. Il s'attendait encore à voir sa femme descendre l'escalier et lui proposer de partager une orange.

— Jusqu'à présent, ça s'est passé comme ça, mais il n'y a rien de gravé dans le marbre. Elle peut très bien être léguée à un garçon le temps d'une génération. Personne n'en mourra.

Les tantes se regardèrent. Si toutes deux avaient soutenu leur sœur défunte dans son désir fou d'avoir des enfants, elles savaient aussi que Doyle ne destinait pas le seul bien de la famille à Sullivan, son fils aîné. Non, il voulait que la statue aille aux autres, aux « petits » comme on les appelait. Pourquoi deux fils adoptifs, *noirs*, posséderaient-ils une statue censée être transmise de mère rousse en fille rousse ?

— Pour la simple raison qu'elle m'appartient désormais, et que c'est à moi d'en décider, répondit Doyle. Les enfants de Bernadette ont droit à l'héritage familial au même titre que leurs cousines Sullivan.

Bernadette avait toujours su que ne pas avoir eu de fille poserait problème. Un jour ou l'autre, deux de ses fils souffriraient de voir la statue aller au troisième. Cependant, elle n'avait jamais imaginé pareille situation.

Les tantes s'efforcèrent de respecter les convenances. Elles aimaient leur sœur, elles étaient tristes de l'avoir perdue, mais elles ne renonceraient pas pour autant à ce qui leur revenait de droit. L'étape suivante fut de faire intervenir leur oncle : en sa qualité de prêtre et de membre de la famille Sullivan, il comprendrait l'importance de garder la statue dans leur lignée. A leur surprise, le père John Sullivan prit le parti de Doyle sans la moindre ambiguïté. Il reprocha à ses nièces d'avoir même suggéré que Teddy et Tip se départent de la statue, image de cette mère dont ils venaient d'être séparés. Si le prêtre n'avait mis fin à cette dispute, les Sullivan et les Doyle ne se seraient sans doute plus jamais adressé la parole.

Dans son genre, c'était un très bel objet. Haute d'environ quarante-cinq centimètres, en bois de rose, elle était peinte d'une main si délicate que les décennies n'avaient rien enlevé à la pourpre diaphane de ces joues de jeune fille sous l'effet d'un compliment. Le monde entier, et la bonne ville de Boston en particulier, abondait en représentations de la mère de Dieu, mais tous ceux qui avaient vu cette statue étaient émerveillés par son charme. Outre l'attention au plus petit détail – les minuscules étoiles sculptées autour du socle, le drapé de la cape bleu saphir –, on y percevait la jeunesse de Marie, mère et enfant. Enfin, cette mère de Dieu était une jeune Irlandaise qui ne portait sur la tête qu'un mince disque de bois, de la taille d'une pièce d'un dollar, doré à la feuille d'or.

Bernadette l'avait reçue de sa mère en cadeau de mariage. Ce n'est qu'au retour de leur voyage de noces

dans le Maine, lorsqu'ils emménagèrent dans leur grande maison de Union Park, que Doyle prit le temps de regarder leur nouvelle acquisition. Il l'étudia de près, en contempla le visage et en arriva à une conclusion qui lui parut originale.

— Elle te ressemble vraiment, dit-il.

— Je sais, répondit Bernadette. C'est pour ça qu'on me l'a donnée.

Doyle avait sûrement vu la statue chez les parents de Bernadette, mais il ne l'avait jamais examinée d'aussi près. Sa famille ne partageait pas cette foi qui pousse certains dévots à orner leur salon de toute une statuaire religieuse. Et maintenant, la statue se trouvait dans son propre salon, elle les dévisageait depuis la cheminée. Il en fit part à Bernadette. Dans cette pièce vide et claire on ne voyait qu'elle. La Vierge paraissait tellement plus grande et plus sainte ici que dans le bric-à-brac des parents de Bernadette.

— Tu ne penses pas que ça fait un peu trop catho ? demanda le jeune mari.

Bernadette leva la tête, l'air interrogateur, et tenta de se distancier du passé, de considérer l'objet avec un regard neuf.

— C'est de l'art, répondit-elle. C'est moi. Imagine-la nue.

Il enlaça cette belle femme qui était la sienne. Le mot *nue* l'incita à l'embrasser sur l'oreille.

— Mais comment elle a atterri dans ta famille ?

Bernadette le regardait.

— Ma mère ne t'a jamais raconté cette histoire ?

Doyle secoua la tête.

Bernadette enroula ses cheveux roux autour de sa main, les plaqua sur sa nuque à l'aide d'un crayon qu'elle tira de la poche de son pantalon.

— Elle a peur de toi, voilà tout. Elle a peur de t'ennuyer. D'habitude, elle raconte ça à tout le monde.

— Je ne sais si je dois être flatté ou offensé.

A l'époque, ils ne possédaient qu'un canapé, une chaise bancale et une ottomane. Ils laissèrent là leurs cartons et s'assirent sur le canapé.

— C'est une histoire triste, commença-t-elle.

— J'écouterai de mes deux oreilles, comme ça tu n'auras pas à me la raconter deux fois.

D'après ses souvenirs, cela commençait en Irlande. Son arrière-grand-père était un garçon volubile, animé de grandes espérances qu'il plaça, encore jeune, en l'adorable Doreen Clark, une rouquine aussi belle que pieuse. Doreen Clark, pour sa part, clamait haut et fort ne point s'intéresser aux garçons qui lui témoignaient ce genre d'attentions. Elle songeait à entrer au couvent, comme si un vent impétueux la poussait à prendre le voile. Aucun soupirant n'avait réussi à la détourner ni de ses prières ni de ses bonnes actions et la cour assidue de l'arrière-grand-père n'eut pas plus de succès. Le cœur en berne, le brave garçon quitta Easkey, sa ville natale, et disparut pendant plus de six mois. Si Doreen Clark remarqua son absence, pas une seule fois elle n'en souffla mot, même à ses sœurs.

— A son retour, il avait dix-sept ans, continua Bernadette. Plus mince et plus beau que jamais, il portait sur son dos un énorme balluchon. Il raconta qu'il avait fait le tour du monde pour oublier Doreen, mais en vain : nul ne pouvait oublier Doreen. A Rome…

— Tu veux dire qu'il était allé jusqu'à Rome ? interrompit Doyle. A seize ans ? En quelle année était-ce ?

— Écoute l'histoire, dit-elle.

L'arrière-grand-père ne tarda pas à préciser qu'il avait voyagé à travers l'Italie, et même plus loin. A Rome, il avait rencontré un sculpteur qui avait pour mission de tailler des statues de saints dans des bois exotiques pour le seul plaisir du Pape. Lors d'un de ces merveilleux après-midi dont Rome détient le secret, l'arrière-grand-père, las de sa solitude, vint s'asseoir aux côtés du sculpteur qui faisait surgir d'une souche de bois de rose un Saint-François d'Assise. Il évoqua à cet inconnu la beauté de Doreen Clark, prenant plaisir à s'écouter parler. L'histoire ne dit pas si la langue fut pour eux un problème, elle dit juste que le sculpteur, ému par le cou gracile, les oreilles délicates et l'arc parfait des sourcils roux de la jeune fille, planta là le bon Saint François et se lança dans une statue à l'image de Doreen Clark. Et pour qu'on ne lui cherche pas noise en racontant qu'il ne faisait pas son boulot, il décida que cette statue serait une représentation de la Vierge. La symbiose entre l'adolescente irlandaise et la sainte mère de Dieu dota le produit fini d'un message à la fois divin et terrestre. L'arrière-grand-père n'avait pas un sou vaillant (« Les soupirants sont par définition pauvres », dit Bernadette en souriant à Doyle, avocat prometteur, né avec une cuillère d'argent dans la bouche), le sculpteur insista pour la lui donner à la seule condition qu'il la rapportât chez lui et l'offrît à sa bien-aimée. Il était, de toute évidence, tombé follement amoureux du visage qu'il avait créé.

Pour gagner le cœur d'une jolie fille, rien de tel que de demander à un artiste d'en sublimer la beauté dans

un portrait. Pour gagner le cœur d'une pieuse demoiselle, rien de tel que de la prier de poser en Marie, reine des anges. La longue cape bleue était intacte, la peinture ne s'était pas écaillée. Pas une phalange de ses mains gracieuses ne manquait. Cette statue avait une beauté surnaturelle que de pauvres gosses irlandais n'avaient jamais côtoyée, fût-ce à l'église. Aussi cette fille de seize timides printemps fut-elle touchée au-delà des mots. Modèle de vertu, elle n'avait jamais cherché la moindre récompense, et voici qu'elle en recevait une bien tangible. Devant la boulangerie du centre-ville où l'arrière-grand-père l'avait suppliée de venir le retrouver pour quelques minutes, Doreen Clark s'éprit de la statue. Il lui en racontait l'histoire quand il écarta de la main un importun bourdon, naturellement attiré par la délicate senteur citronnée des cheveux de la belle.

Ils se marièrent peu après. Ils firent ménage à trois avec la Vierge au dernier étage de la modeste demeure des parents de Doreen qui se retrouva vite avec cinq rejetons. Tous les matins, la jeune femme, mariée et mère de famille, s'agenouillait devant la statue, récitait une prière à sa propre image et s'en repartait heureuse. Quant au garçon, maintenant un homme, il jouissait du bonheur d'avoir conquis la seule chose qu'il avait toujours voulu avoir dans la vie. On allait et on venait dans leur petit appartement sous prétexte de leur rendre visite, d'emprunter du thé ou d'admirer le dernier-né, mais à vrai dire nul ne se lassait de contempler la Sainte Mère sous les traits de Doreen. Les femmes se signaient ; la beauté de la statue n'avait d'égale que la sienne, disaient-elles. « Autrefois », ajoutaient les

jalouses. Oui, la beauté de la statue n'avait d'égale que la sienne, autrefois.

— Voilà ce que tu diras quand je serai vieille, dit en souriant Bernadette à son mari : « Vous voyez cette statue là-bas, eh bien c'est à ça que ressemblait Bernadette. »

Doyle se pencha pour poser un baiser sur les cheveux de son épouse.

— Tu ne seras jamais vieille.

L'histoire ne disait pas que Doreen et son mari avaient vécu toujours heureux. Ils avaient eu leur part de problèmes. Une longue ardoise traînait chez le boucher. Leur fille aînée était née avec une jambe plus courte que l'autre, et entendre le pied de sa fille marteler les marches d'escalier brisait son cœur de mère. L'arrière-grand-père levait gaillardement le coude, mais pas plus que la moitié de l'île. Le pays connaissait encore une période de vaches maigres puisque à peine une génération s'était écoulée depuis la Grande Famine et, mis à part la statue, un bel objet preuve de leur amour, ils n'étaient pas mieux lotis que les autres. Pour un jeune couple ayant cinq enfants et pas un sou, l'amour était denrée rare, aussi se sentaient-ils plus fortunés que les autres couples, maris s'escrimant au boulot, épouses fanées.

— Et puis un beau jour, surprise dans la baie d'Easkey ! Ne voilà-t-il pas que la mer se mit à combler mon arrière-grand-père ! A des milles à la ronde, les poissons se précipitaient dans son filet. Plus il en pêchait, plus les acheteurs affluaient. Il tripla sa recette et célébra dûment cet exploit en buvant trois fois plus, sans compter les tournées offertes aux copains. Ils ne tardèrent pas à parler de la statue de la Vierge.

Bernadette désigna de la main la femme sur la cheminée comme pour préciser qu'il s'agissait bien de l'objet en question.

— Les hommes portèrent des toasts grivois à la beauté de la statue, à celle de Doreen, ainsi qu'à la jeunesse aventureuse de mon arrière-grand-père. Un certain Kilkelly, aussi saoul que le reste de la bande, se pencha au-dessus du comptoir et, tenant le verre que son ami lui avait payé, lança à mon arrière-grand-père : « Allez, dis-nous la vérité pour une fois. Tu l'as volée, pas vrai ? T'es rentré dans une église et tu l'as fauchée sur l'autel ! »

Kilkelly dirait plus tard que c'était la première fois qu'une telle idée lui venait, et qu'au fond il n'y croyait pas. La remarque se voulait une boutade caustique à un ami chanceux, rien de plus. Mais l'homme avait parlé et malgré la joyeuse ambiance et le tintement des verres, l'arrière-grand-père avait entendu. Ces mots lui avaient transpercé le cœur, comme la lance le flanc du Christ.

Cela s'était passé, un soir, bien loin d'Easkey. Il avait dix-sept ans. Il était plus ivre que jamais, même s'il tenait encore sur ses jambes. Il zigzaguait par un brouillard glacé dans les rues d'une ville dont il ne s'était même pas soucié de connaître le nom. Il cherchait où dormir et, Dieu soit loué, une porte sur le côté de l'église était restée ouverte. Un bienheureux oubli car, la nuit venue, les prêtres veillaient à fermer les lieux saints pour éviter que ne s'y réfugient des ivrognes comme lui. Il avança à tâtons et trouva un coussin qui lui servit d'oreiller. Il tomba comme une masse sur un banc du premier rang. Quand il se réveilla, le jour filtrait à travers les ors et les bleus des vitraux, musait sur le plancher et les bancs bien

cirés, s'attardait sur le tissu lustré de son pantalon crotté. Et voilà que dans un rai de lumière, Doreen Clark, son seul et unique rêve de jeunesse, lui souriait depuis l'autel ! C'étaient bien ses yeux, ses mains délicates, et la chevelure incandescente qu'il aurait tant voulu caresser lorsqu'enfant il s'asseyait derrière elle à la messe, chaque dimanche. Le message était clair, Dieu venait lui demander de la reconquérir. Il devrait retourner à Easkey persuader Doreen Clark de le suivre jusque dans cette église afin qu'elle voie la statue qui l'avait envoyé vers elle. Il ferma les yeux, réfléchit. Comment pouvait-il croire une minute qu'elle l'accompagnerait dans une autre ville, elle qui n'avait même pas accepté d'assister avec lui au retour des bateaux de pêche au port ? La logique lui suggérait d'emprunter la statue et de la rapporter une semaine plus tard, le temps d'un aller et retour à pied jusqu'à Easkey. Dieu savait se montrer indulgent pour certains emprunts, en certains cas d'urgence. Il retira sa veste, en enveloppa avec tendresse la Sainte Mère en qui il voyait déjà sa petite Doreen, et sortit de l'église. Son départ fut d'une troublante facilité. Personne ne le remarqua. Personne ne cria : « Au voleur ! » A chaque kilomètre, il regardait par-dessus son épaule, s'attendant à avoir à ses trousses une horde de catholiques l'accusant de rapt, mais personne. Plus il s'éloignait avec son merveilleux fardeau, plus il savait qu'il ne le restituerait jamais. Il mit à profit ce long trajet pour élaborer divers scénarios. Dans l'un, il se serait arrêté par hasard dans l'église abandonnée d'une ville dont la fièvre avait emporté jusqu'au dernier habitant et aurait ainsi décidé d'en sauver la Vierge. Dans un autre, l'église aurait brûlé

de fond en comble et il aurait aperçu la statue, intacte au milieu des braises, qui lui tendait les bras. Il envisagea aussi de raconter qu'il l'avait gagnée en jouant aux dés avec un prêtre, ou qu'il l'avait reçue en récompense d'un acte de bravoure qui restait à préciser, un scénario boiteux, car il était conscient qu'un homme d'honneur eût refusé une compensation. Au troisième jour, il estima plus prudent d'attribuer une provenance plus exotique à la statue, un lieu saint et lointain qui dissiperait tout soupçon. Rome était idéale. Il dirait que la statue avait été sculptée pour Doreen. La ressemblance n'était pas simple coïncidence, mais son humble et lige hommage. A partir de ce moment, il commença à se voir comme un preux chevalier revenant chez lui couvert de gloire. Si abracadabrante que son histoire pût sembler, nul ne la mit jamais en doute. Il avait pour preuve l'irréfutable ressemblance avec le visage de Doreen Clark, sous sa chevelure rousse. Et le consentement de la belle, lorsqu'enfin de retour au pays il lui conta son histoire.

Tous ceux qui se trouvaient dans le bar connaissaient à présent la vérité. Le voile levé, le mensonge gisait, fripé, délavé. L'arrière-grand-père, qui n'avait que vingt-cinq ans, tourna le dos à la foule, le nez dans son verre, taciturne. Le temps qu'il paie l'addition et s'en reparte chez lui, la nouvelle avait balayé la vallée, tel un ouragan. Ses copains et lui avaient dépensé tout l'argent de la pêche et, par-dessus le marché, il passait pour un imposteur. Il n'avait pas franchi le seuil que sa femme était déjà au courant, et dans les moindres détails.

Bernadette se tut. Elle posa la tête sur l'épaule de son mari, et ils partagèrent un long silence dans les lueurs

dorées du crépuscule, comme s'ils s'attendaient à ce que quelqu'un entre et achève l'histoire.

— Et alors ? demanda Doyle. Il mourait d'envie d'entendre la suite.

— A partir de là, c'est la dégringolade, répondit Bernadette. Il n'y a pas de rédemption.

— Raconte, juste une fois ! implora-t-il.

En une nuit, Doreen Clark, désormais Mrs Billy Lovell, avait compris que son bonheur, son mariage et sa vie de famille reposaient sur un vol et sur un mensonge. L'Église catholique avait été tout aussi trompée qu'elle. Pas moyen pour elle de se tirer de là, de retourner à ses rêves de jeunesse. Elle prit dans ses bras la statue qui lui ressemblait trait pour trait, effleura la joue qui avait jadis été sienne. Comme l'appartement allait sembler vide ! Elle empaqueta la Vierge avec soin dans l'une des taies d'oreiller que sa mère avait agrémentée de dentelle et qui reposait, intacte, dans du papier de soie au fond d'un coffre, au pied de son lit, puis elle flanqua l'arrière-grand-père dehors, dans la nuit noire. « Rapporte-la », fut tout ce qu'elle lui dit.

Bien sûr qu'il ne pouvait la rapporter. Cela revenait à raccrocher au bon arbre une feuille ramassée à l'automne dans une épaisse forêt. Et Dieu sait qu'en Irlande les pubs et les églises ne manquent pas. Tout ce dont il était sûr, c'était que, huit ans plus tôt, il était sorti en chancelant de l'un d'eux pour entrer dans l'une d'elles. Il ne connaissait pas le nom du saint patron de ladite église. Il n'allait tout de même pas frapper à la porte de chaque église du pays en demandant : « Ce ne serait pas à vous que j'ai volé ça par hasard ? » Il laissa donc errer ses pas, songeant

à ses péchés et à ses intentions, les premiers étaient certes regrettables, mais les secondes étaient pures. Il portait la Vierge dans ses bras comme un enfant, soulevant parfois la taie d'oreiller pour en contempler le beau visage et pleurer sur son amour perdu. Puis il rentrait chez lui.

Il en fut ainsi jusqu'à la fin de leur vie : elle le jetait dehors et il revenait. Dès qu'ils l'apercevaient au bout de la rue, ses enfants se précipitaient, tendant vers lui leurs petites mains sales. « Dis, papa, tu l'as ramenée à la maison ? » criaient-ils. Sa femme le laissait rester deux jours, deux mois ou deux ans, jusqu'à ce que cette cohabitation avec le pesant souvenir de leurs fautes lui devienne trop pénible. Comme les enfants, son cœur tremblait de joie et de soulagement en voyant la forme volumineuse sous la taie d'oreiller, quand son mari montait l'escalier. Elle le débarrassait de la statue, replaçait Marie, mère de Dieu, sur le buffet, et contemplait ce visage serein et tendre semblable au sien dans sa jeunesse. Avait-elle jamais eu les cheveux de cette couleur ? Après cela, elle se signait et disait une prière.

— Tu veux dire qu'elle ne l'a pas rendue à l'église ? s'enquit Doyle. A sa paroisse, j'entends.

— La statue n'appartenait pas précisément à cette église, répondit Bernadette, et les Lovell y étaient tous très attachés. A la fin, elle la donna à ma grand-mère, Loretta, celle qui avait une jambe plus courte que l'autre. Devant la fureur de ses frères et sœurs, Loretta s'embarqua pour Boston avec la statue et les siens.

— Elle a peut-être réagi de façon un peu excessive.

Bernadette secoua la tête.

— Dans ma famille on prend cette histoire très au sérieux. Lorsque Loretta partit s'installer en Floride, elle

laissa la statue à ma mère, qui… Et elle montra de nouveau la statue.

Doyle embrassa son épouse sur ses cheveux et sur sa tempe.

— Cette histoire n'est pas si terrible que ça. Il en existe sûrement de pires.

Bernadette tint parole, plus jamais elle ne raconta en détail l'histoire de la statue. Pour aider les garçons à s'endormir le soir, elle inventa par la suite une autre version, plus courte, plus joyeuse et dans laquelle il n'était pas question de vol. Si d'aventure, au cours des années où la statue trôna dans la salle de séjour, un invité soulignait l'étrange ressemblance entre Bernadette et la Vierge, l'hôtesse, flattée, répondait par un simple sourire.

Sitôt que ses sœurs encore enfants comprirent que Bernadette était celle qui ressemblait le plus à la statue, elles ne cessèrent, rageuses, de chantonner dans son dos : *Oh ! Bernadette ! Oh ! la veinarde !* Tant et si bien qu'elle finit par y croire. Qu'importe, elle avait la statue, à son image, à l'image de sa mère et de sa grand-mère, cela remontait jusqu'à l'Irlande. Combien d'heures avait-elle passées, enfant, à plat ventre, à admirer cette robe bleue, à effleurer du doigt le bord de l'auréole, à la prier pour obtenir de meilleures notes, pour rencontrer un Adonis qui ait quelque chose dans le crâne ou pour trouver une liasse de billets sur le trottoir ?

Mariée, Bernadette renonça pendant des années à prier la statue. Elle s'adressait parfois à un Dieu assez flou, par respect pour son oncle Sullivan plutôt que par conviction. S'il prétendait que la foi avait du bon, c'est qu'elle devait en avoir. Après la naissance et le baptême

de leur fils, Sullivan, la religion de son enfance reprit peu à peu sa place au quotidien. Sans doute Bernadette avait-elle de nouvelles raisons de prier, entre autres pour que son fils demeure en bonne santé et que rien de fâcheux ne lui arrive. Elle ne pria pas pour que Doyle soit élu au conseil municipal, mais il lui arrivait de prier inconsciemment pour que cessent les discours et les dîners organisés afin de collecter des fonds. Elle ne comprenait pas la passion de son mari pour la politique, mais elle priait pour qu'il obtienne ce qu'il voulait parce qu'elle l'aimait. Elle priait aussi à son usage personnel – mettre au monde une fille rousse à qui transmettre la statue puis, tout simplement, pour avoir un autre enfant. Elle pria pour que sa grossesse arrive à terme, elle pria pour tomber de nouveau enceinte, encore et encore, mais ses prières ne furent pas exaucées. Elle pria alors pour trouver la force et la sagesse de se contenter de ce qu'elle avait, un fils merveilleux et un mari aimant. Elle pria pour accepter la volonté de Dieu. Elle pria pour arrêter de prier, ce passe-temps qui la rendait égoïste et puérile, mais en vain. Sullivan avait maintenant douze ans. D'une farouche indépendance, il faisait les quatre cents coups. Doyle parlait d'une éventuelle candidature à la mairie. Depuis deux ans, leur nom figurait parmi bien d'autres sur la liste d'attente en vue d'une adoption. Bernadette n'allait plus jusqu'à demander un enfant roux ni même une fille. Juste un bébé. N'importe quel bébé. La religion de Bernadette, c'était la famille, une famille nombreuse et turbulente, comme celle dont elle venait. Elle croyait fermement en la famille. Elle aurait tant aimé mettre deux lits dans chaque chambre. Elle était

persuadée que Sullivan avait besoin de frères et sœurs autant qu'elle-même d'enfants à chérir. Elle attendait, contemplait sa statue, priait.

Le bonheur a l'art de comprimer le temps. Il le rend si radieux, si dense, qu'il tiendrait dans la poche. De ces quatre belles années entre l'arrivée de Teddy et la mort de Bernadette, Doyle ne parvenait à rassembler que deux semaines de souvenirs : l'arrivée dans leur foyer de Teddy, bébé de cinq jours, suivi de l'appel de l'agence pour leur annoncer que la mère avait changé d'avis. Non, elle ne voulait pas récupérer son enfant, mais elle désirait que ses deux fils ne soient pas séparés. Les Doyle accueilleraient-ils aussi le frère de Teddy, un petit garçon de quatorze mois mignon comme tout ? C'était le rêve de Bernadette, quelque chose de si merveilleux que jamais elle n'aurait même songé à le demander dans ses prières.

Doyle voulait-il un autre enfant ? Deux autres enfants ? Le temps qu'ils arrivent, il ne s'en souvenait déjà plus. Au début de leur mariage, il désirait autant que Bernadette une maison pleine d'enfants mais, n'en voyant pas venir, il y avait renoncé. L'essentiel était le bonheur de sa femme. Aussi, à l'arrivée des deux petits, ne se dit-il pas *Maintenant, j'ai tous les enfants que je voulais*, mais plutôt *Maintenant, Bernadette peut enfin être heureuse*. Le bonheur de Bernadette, dont plusieurs espoirs de maternité avaient été déçus, étant le plus profond désir de Doyle, il en vint à aimer ces enfants pour la joie qu'ils apportaient à leur mère. Quatre petites années durant, la maison avait été pleine. La Vierge trônait sur la commode de la chambre des garçons, elle veillait sur eux pendant leur sommeil. En janvier, après le tourbillon

des fêtes de Noël, Teddy attrapa un rhume, quoi de plus normal ? Teddy tombait toujours malade le premier. Le rhume de Tip se transforma en angine, Sullivan se mit à tousser, eut à son tour une angine qu'il repassa à Doyle. Bernadette distribuait les antibiotiques, prenait les températures et s'épuisait à force de monter et descendre l'escalier avec des sucettes glacées et des coupes de Jell-O colorées et tremblotantes. Elle emmenait les enfants chez le médecin, mais n'en consultait jamais elle-même. Il fallut que le pédiatre tende le bras par-dessus Tip assis sur la table d'examen et palpe d'office le cou de Bernadette.

— Ça vous fait mal ? demanda-t-il en tâtant une grosseur insolite.

II

Dans le sous-sol du muséum de Zoologie comparative, Tip était seul avec les poissons. Le temps menaçant avait fait partir tout le monde avant l'heure et, même s'il appréciait ses camarades, avoir l'endroit à lui seul était grisant. Il traversa les catacombes de poissons morts, remettant à leur place les bocaux étudiés ce jour-là. Dans le bourdonnement monotone des néons du couloir, Tip guettait les pas de son frère, mais il n'entendait que le crissement de ses tennis sur le béton et le tintement du verre dans le panier. Teddy était en retard. Il était si coutumier du fait que Tip aurait eu peine à croire qu'il pût en être autrement. Son frère était en retard, quoi de nouveau ?

— Retrouve-nous, papa et moi, à la conférence, avait-il dit ce matin-là, pensant qu'au moins l'un d'eux arriverait à l'heure.

— Je serai au musée à cinq heures. Comme la conférence ne commence qu'à sept heures, je m'installerai à ton bureau et je réviserai pendant que tu bosses.

Voilà qui semblait logique. Une marge de deux heures, c'était suffisant, même pour Teddy. Mais il était sept heures moins le quart, et à supposer que Tip parte

du muséum à cet instant, il arriverait juste à temps à la conférence. Non, il ne pouvait lui faire le coup de ne pas l'attendre, car cela signifierait que Teddy aurait fait tout le trajet jusqu'au muséum pour trouver une note sur la porte le prévenant que son frère était parti. Teddy avait perdu ses quatre derniers téléphones portables, il n'avait pas tenté sa chance avec un cinquième, donc impossible de le contacter. A vrai dire, Tip se moquait un peu d'arriver en retard, les élucubrations de Jesse Jackson ne l'intéressaient pas franchement. Ce qui le contrariait, c'était que leur père devait déjà se trouver dans l'amphithéâtre, les yeux rivés sur sa montre. Dommage qu'il n'ait pas neigé aussi fort que prévu, Tip se serait retrouvé enfermé avec les poissons !

Il prit dans son panier un bocal contenant huit petits crapets-soleil, le replaça sur l'étagère. Le département d'ichtyologie, véritable ruche souterraine, comportait six salles, au-dessous du musée, six cellules aux murs de brique, labyrinthes d'étagères métalliques sur lesquelles étaient empilés jusqu'au plafond, un million trois cent mille poissons flottant dans l'alcool. Une douzaine ou plus de poissons minuscules ou un poisson plié en accordéon selon la taille du bocal, une boîte en métal pour les plus gros. Certains avaient été découverts récemment dans l'Amazone, un autre remontait au début du dix-huitième siècle. Pour peu que vous ne remettiez pas votre bocal à la bonne place, vous pouviez lui dire adieu. Tip suivait les cotes avec la précision d'un bibliothécaire, il posait le panier avant de ranger le bocal avec précaution. Tip Doyle avait un rôle important au laboratoire, même si son père n'était pas de cet avis. Cataloguer les poissons

revenait depuis toujours à des thésards. Que ce travail soit confié à Tip, un étudiant de dernière année, était la preuve de son sérieux et de son sens des responsabilités.

« Tu crois que notre pays a vraiment besoin d'un autre ichtyologiste ? » lui aurait demandé son père s'il l'avait suivi dans ses rondes. Tip cherchait où allait le bocal des onze petits crapets arlequin. « Le pays oublierait-il ses guerres à l'étranger, les exigences de la santé publique et de l'éducation pour s'extasier sur les splendeurs de la morue ? » Tip s'arrêta, espérant que le bourdonnement des néons ferait taire cette voix intérieure. Son père se plaisait à dire qu'il versait plus de quarante mille dollars par an à l'une des plus célèbres universités au monde pour donner à son fils le droit de contempler des bocaux de poissons morts. Le fils de Jesse Jackson était au Congrès, alors que son propre fils s'était enfoncé sans retour dans les dédales de la Mayr Library.

Avec chaque bocal, Tip découvrait une catégorie de spécimens inconnue de lui. Chaque fois qu'il remettait un poisson sur la bonne étagère, il sortait trois ou quatre bocaux voisins pour étudier leurs liens de parenté, ce qui l'incitait à s'intéresser à des espèces voisines, susceptibles de le mener un jour à une découverte scientifique. Ainsi le crapet-soleil se trouvait-il à côté de poissons soleil nains, rayés, presque diaphanes. S'il en avait eu le temps, il aurait posé son crapet arlequin pour examiner le bocal des poissons soleil. Une fois lancé, Tip passait souvent la moitié de la nuit en compagnie de ses poissons, puis il éteignait derrière lui et refermait avec sa propre clef.

La passion de Tip pour les poissons n'était pas du goût de son père. A ses yeux, les poissons, voire les sciences en

général, ne méritaient pas l'intérêt de Tip, seule la médecine était digne de lui. Tip, lui, savait d'où lui venait cette passion : n'était-ce pas Doyle qui leur avait fait traverser le Sagamore Bridge quand Teddy et lui étaient petits ? Sullivan, l'aîné des trois garçons, avait douze ans de plus que Tip. Il avait passé l'âge des excursions à la plage, aussi le laissaient-ils à Boston dans sa chambre, casque sur les oreilles. Durant le trajet, les deux enfants posaient à leur père des questions sur la mer. D'où venaient les vagues ? Pourquoi la mer était-elle salée ? Où dormaient les mouettes ? Ils ne réclamaient pas de s'arrêter chez les marchands de glaces ou de caramels dont les stands bigarraient Cape Cod. Tout ce qu'ils voulaient, c'était mettre les pieds dans l'eau. Tip gardait intact, dans les moindres détails, le souvenir de ces après-midi de rêve, le parking que des coups de vent couvraient de sable, les broussailles d'herbes marines près des marches en bois qui menaient à la plage, leurs maillots de bain rouges, Doyle les tenant par la main. Leur père profitait d'une flaque entre les rochers pour les familiariser avec la faune de ce petit coin d'océan. Tels étaient les premiers souvenirs d'été de Tip, bien avant qu'il n'entendît parler de Carl von Linné. En ces jours ensoleillés où les églantines mouchetaient de pourpre les dunes en arrière-plan, où l'océan avançait et reculait sur le sable, Doyle était pour son fils le véritable inventeur de la taxonomie, celui qui donnait un nom à tout ce qui vivait. Il avait convaincu Tip que rien n'était plus fascinant qu'un poulamon atlantique ou une algue. Chaque journée sur la plage était un enchantement : sous la pluie ou le soleil, en compagnie d'une foule bruyante aux serviettes bariolées ou dans la

plus totale solitude, ils retrouvaient la même eau claire et froide, le petit univers frémissant, un monde entièrement compréhensible.

Si l'on avait demandé à Doyle de raconter cette histoire, il aurait inclus les poissons, mais en leur assignant un rôle bien moindre. Il aurait reconnu que son enfance avait été marquée par un vif intérêt pour la vie sous-marine, mais aussi pour les Red Sox, le latin et les romans américains contemporains, Schubert, le parti démocrate et l'Eglise catholique. Il avait prévu de transmettre aux garçons ses passions et bien d'autres, dans l'espoir d'en faire de bons citoyens cultivés. Loin de lui l'intention de générer un ichtyologiste. Il avait espéré qu'au moins l'un d'entre eux deviendrait président des Etats-Unis.

Tip entendit frapper à la porte. Son nom retentit plusieurs fois. Teddy veillait à entrer en fanfare dans le laboratoire depuis le jour où, sous l'effet de la surprise, son frère avait lâché un bocal, un désastre qu'il ne lui avait jamais pardonné. Son panier à la main, il remonta le couloir jusqu'à l'endroit d'où lui parvenait la voix de Teddy. Il prit soin d'éteindre derrière lui.

— Tip ?

— Encore et toujours en retard ! grommela son frère.

Avec son mètre quatre-vingt-dix, Teddy, d'un an son cadet, était le plus grand, mais Tip se tenait plus droit, ce qui compensait la différence.

— Je suis désolé, dit Teddy, l'air aussi gêné que surpris, comme s'il n'avait jamais été en retard de sa vie. J'ai oublié de regarder l'heure.

— C'est chaque fois la même chose !

— J'ai dû passer voir oncle Sullivan.

Tip soupira.

— Allons-y, dit-il en montrant la porte. Il regretta de laisser derrière lui sept bocaux qui n'avaient pas retrouvé leur étagère. Qui plus est, ses partiels étaient dans une semaine. Tip avait de bons résultats, c'était un bûcheur, même si son entourage semblait croire qu'il se présentait aux examens les mains dans les poches. Il attrapa sa veste rouge sur le porte-manteau, enfila une manche tout en fourrant ses livres dans son sac à dos.

— Tu n'as que cette veste ? demanda Teddy, emmitouflé dans sa parka. Il fait un froid de canard.

— Oui, c'est tout ce que j'ai.

Tip n'aurait pas dû prendre ce ton agacé. Après tout, Teddy valait mieux que lui : s'il était en retard, c'était pour avoir rendu visite à leur vieil oncle à la maison de retraite des prêtres âgés. Quoi qu'il en soit, cela l'exaspérait. Il le fut encore davantage quand Teddy lui transmit les pensées affectueuses de leur oncle.

— J'y ai déjà eu droit après ta visite d'hier.

Il passa la main sur la dernière rangée de commutateurs, plongeant le royaume des poissons dans les ténèbres. Teddy le suivit dans le couloir.

— C'est de la folie, là-bas, dit Teddy en secouant la tête. Il est dépassé par la situation. Aujourd'hui, ils étaient si nombreux à vouloir l'apercevoir que j'ai cru que je ne pourrais pas entrer dans sa chambre. Des malades, des personnes en fauteuil roulant, des femmes avec des bébés qui braillaient.

— La grotte de Lourdes, en somme.

Teddy parlait plus vite et plus fort, comme pour garder le rythme.

— Sœur Claire m'a dit qu'une équipe de journalistes était venue faire un reportage. On a déjà assez de problèmes avec les journaux, pour peu que ça passe à la télé, il n'aura plus une seconde de tranquillité. Ces malades l'envahissent ! Si je ne les mets pas dehors, il n'arrive pas à se reposer.

— Du coup, tu sèches tes cours.

Que Teddy soit étudiant à Northeastern ne le dispensait pas d'assister aux cours. Selon l'échelle des valeurs de Tip, les universitaires avaient la préséance, le reste était menu fretin. Selon celle de Teddy, personne n'arrivait à la cheville de son oncle.

— Pourquoi ne dit-il pas à ces cinglés qu'il ne peut pas les guérir ?

— Il le leur dit tous les jours, il le répète à tous ceux qui franchissent sa porte.

— Dans ce cas, il faut qu'il soit plus convaincant. Et toi, tu ferais mieux d'aller à tes cours.

Tip avait la maison Regina Cleri en sainte horreur. Les relents d'antiseptique dans les couloirs l'écœuraient. Lui qui passait la moitié de sa vie avec des poissons morts ne supportait pas l'odeur des personnes âgées.

— Tu n'as pas entendu la météo ? demanda Teddy. Nous étions censés être sous la neige. J'ai cru que je ne pourrais passer ni demain ni après-demain.

Tip verrouilla la dernière porte. Ils sortirent du muséum et se retrouvèrent dans une belle nuit d'hiver.

— Alors, elle est où, cette fichue neige ?

Teddy regarda le ciel. Les deux garçons avaient espéré la même chose : se retrouver coincés dans un endroit qu'ils aimaient, rendre la nature responsable de la situation.

— La tempête nous a fait faux bond !

— Tu l'expliqueras toi-même à papa, il va être furibard.

— Tiens, prends mon bonnet, dit Teddy.

L'air était glacial, respirer faisait mal.

— Je n'en veux pas de ton bonnet, répondit Tip.

Il venait de trouver une paire de moufles dans ses poches, c'était mieux que rien.

Doyle serait agacé par le retard des garçons. Pour le moment, c'était Tip qui pestait, moins contre son frère que pour ne pas avoir écouté la météo. La température devait avoir baissé de dix degrés depuis qu'il était parti de chez lui, ce matin. Il n'avait pas pris son gros manteau et le vent coulait le long de sa nuque comme des poignées de neige. Il rageait aussi d'avoir laissé son travail en plan, et à mesure qu'ils approchaient de la Kennedy School, il pensait à d'autres détails du labo qui requéraient son attention, à d'autres notes à revoir. Combien de temps encore pourrait-il se permettre ces futilités pour satisfaire la naïve passion de son père pour la politique ? C'était une chose quand ils étaient enfants, otages miconsentants, mais aujourd'hui, Tip avait d'autres priorités. Il commençait à s'en plaindre à Teddy mais quand il se retourna, il ne vit qu'une vague silhouette à la traîne. Il plissa les yeux. Il faisait déjà une nuit d'encre.

— Dépêche-toi ! Tip attendit que Teddy le rattrape. Tu crois qu'on est pas assez en retard comme ça ?

Teddy était trop perdu dans ses pensées pour marcher droit, il se taisait.

Plus ils avançaient entre les laboratoires de chimie, la salle de musique d'où quelques mesures s'échappaient

par une fenêtre entrouverte (une sonate de Schubert, mais Tip n'aurait su dire laquelle), l'institut des Sciences appliquées et le pavillon des Sciences économiques, plus il se jurait de dire ce soir à son père que cette fois, c'était fini. Il arrivait à peine à faire son travail. Il ne pouvait pas tout laisser tomber pour aller écouter un politicien sur la touche depuis vingt ans, un mardi soir, pour le bon plaisir de son père. Etudiant à Stanford, il aurait été maître de son temps ; même à Princeton, il aurait été difficile à joindre. Au lieu de cela, il avait laissé son père lui vanter la supériorité incontestée de Harvard, uniquement pour le garder près de lui. Depuis des temps immémoriaux, Tip et son frère avaient dû assister bon gré mal gré à des conférences, à des réunions du conseil municipal, à des rassemblements et à des enterrements. Et Dieu sait que leur père les aimait, les enterrements ! Il en avait accompagné des notables, fils de Boston et filles du Massachusetts, à leur dernière demeure ! En se rendant à l'église, Doyle se plaisait à disserter sur l'importance du défunt, sur ses mérites. Bref, Tip en avait par-dessus la tête. Et pourtant, quand le feu passa au vert, il en profita pour consulter sa montre, malade de constater que les aiguilles avaient été plus rapides qu'il ne l'aurait espéré.

— Nous avons déjà huit minutes de retard.

— Alors, courons, proposa Teddy. Ça ne nous fera pas de mal, je suis gelé.

Ils se mirent à courir. Lestes sur leurs longues jambes, les deux frères avaient fait de la course à pied. Tip avait abandonné après sa première année de fac. Qu'importent la discipline, les heures d'entraînement, les compétitions, la course était la grande détente de Tip. Rapide, mais

imprévisible, Teddy avait été renvoyé de l'équipe de son lycée. Toute leur enfance, dès leurs premières excursions à Cape Cod, ils avaient couru. Parfois, l'été, ils se rendaient en voiture à Provincetown et passaient la journée à Race Point, une plage à la mode, où il était de bon ton d'aller jogger. Tout était prétexte à une course, même un aller-retour entre deux serviettes de plage. Au début, Tip l'emportait, puis ce fut Teddy, mais Tip soupçonnait son frère de le laisser gagner. Debout au soleil, pâle comme un cierge, Doyle applaudissait et encourageait ses fils. Tip et Teddy revivaient ces souvenirs, chacun de son côté. En silence, ils traversèrent la cour, longèrent les dortoirs des étudiants de première année, veillant à éviter les congères qui moutonnaient sur des buissons coriaces. Ils revoyaient leur père qui applaudissait et criait leurs noms pendant qu'ils activaient leurs jambes avant de finir par un long coup de pied décisif. En courant le long de JFK et en tournant sur Eliot Street, ils se rappelaient leurs courses, pieds nus dans le sable doux et tiède. Au souvenir des encouragements de leur père, tout fier de leurs exploits, Tip s'en voulait moins d'avoir laissé son travail, Teddy, son oncle. En voyant la foule qui se pressait pour pénétrer dans le bâtiment, ils eurent la satisfaction de se dire qu'après tout, ils n'étaient pas si en retard que ça et franchirent les grandes portes de la Kennedy School comme le coureur sa ligne d'arrivée. Ils se retrouvèrent, haletants, noyés dans une marée estudiantine volubile, gesticulante et bigarrée : parkas fourrées, pulls en polaire, bonnets fuchsia aux pompons jaunes qui n'évoquaient pas, à première vue, un intérêt hautement intellectuel. Trop de corps parés pour l'hiver, serrés

comme des sardines, un brutal contraste entre la nuit glaciale et la salle surchauffée. Un flot humain désordonné. Pour entendre Jackson ? Tip se fraya un passage, la tête baissée, tel un nageur. Dans le hall, les étudiants noirs étaient plus nombreux que d'habitude. La plupart du temps, ils étaient éparpillés dans le paysage, leur présence était plus diffuse. Ce soir, ils étaient en légère majorité. Pour Tip ça ne faisait aucune différence, car cette sensibilité viscérale avait fini par s'atténuer et disparaître.

S'ils étaient en retard, alors tout le monde l'était. Vu la foule qui se pressait pour chercher une place, Tip et Teddy eurent du mal à retrouver Doyle qui leur gardait un siège de chaque côté du sien, l'un avec son manteau, l'autre avec le cache-nez bleu que Bernadette lui avait tricoté pour Noël, une vingtaine d'années plus tôt. Espérant qu'il avait simplement étalé sa panoplie d'hiver par inadvertance, une demi-douzaine de jeunes lui avaient demandé si ces places étaient prises. Un étudiant s'assit d'office sur le cache-nez, Doyle dut le déloger. Debout dans l'allée, près de Teddy et de Tip, se tenait une fille au crâne strié de nattes, un morceau d'étoffe semé de paillettes argentées scintillant autour du cou. Elle demanda à Doyle si le siège était libre.

— Mes fils sont en retard, dit Doyle.

— Tes fils sont ici, dit Teddy avec un sourire à la fille.

Elle leur lança un regard étonné, bredouilla quelque chose, soupira et s'éloigna avec sa quincaillerie miroitante.

— Pas très sympa, remarqua Tip qui la suivit des yeux.